

Le chercheur : sujet-objet de sa recherche ?

Chantal Costantini

Questionnements

Qu'est-ce qui motive un chercheur à entreprendre une activité aussi coûteuse d'un point de vue psychique qu'une recherche ? Pourquoi choisir « l'école » comme interlocuteur privilégié d'un discours singulier ? À l'origine de mon projet, j'étais animée par des questions d'ordre pédagogique issues de mon expérience professionnelle : comment aider certains élèves de ma classe de petite section à entrer dans la langue de l'école alors qu'ils éprouvaient des difficultés à sortir de leur silence ? Particulièrement intéressée à identifier les processus psychiques à l'œuvre en situation pédagogique, j'ai inscrit ma démarche dans le cadre de la recherche clinique en sciences de l'éducation. Cette orientation permet d'envisager la situation d'enseignement en prenant en compte « la dimension psychique du lien didactique », ainsi que le développent notamment les travaux de Claudine Blanchard-Laville (2001). Dans cette perspective, le dispositif des entretiens non-directifs menés auprès d'enseignantes d'école maternelle me semblait approprié pour appréhender mes premières questions ; je cherchais à comprendre ce qui pouvait faire obstacle ou favoriser certaines stratégies pour aider les élèves à entrer dans la langue. Cependant, au-delà des problématiques liées aux cultures et langues d'origine différentes, au-delà de la nécessité de prendre en compte le temps d'adaptation à un milieu nouveau pour des élèves entrant pour la première fois à l'école, le discours des enseignantes interviewées faisait apparaître que le silence de certains enfants « résistait » à leurs mises en œuvre pédagogiques. Qu'est-ce que ces élèves taiseaient à l'école ? Le langage compte pour une grande part dans l'édification du sujet, dans la constitution de son identité. À l'école, l'enfant confronte une identité naissante à un environnement nouveau ; cette confrontation l'aide à grandir. Comment les enseignantes « entendent-elles » le silence de l'élève ? Comment être à l'écoute de son désir de grandir ? En me retournant sur mon propre passé scolaire, j'ai pu constater que le « choix » de ma recherche était, en partie, lié à des événements qui ont marqué mon expérience d'élève et ont influencé mon rapport au savoir et à l'école. En explorant cet aspect-là dans le cadre de la recherche, j'ai réalisé que, à l'intérieur de ma question initiale qui visait à mettre au jour les mécanismes psychiques sous-jacents aux stratégies pédagogiques déployées par des enseignantes d'école maternelle interrogées, étaient contenues d'autres questions, plus intimes et qui me concernaient en premier lieu en tant que sujet dans cette recherche. La question du silence des élèves à l'école que je cherchais tant à comprendre était ma propre question ; élève mutique au début de ma scolarité, ce n'est que dans la classe de ma mère qui était institutrice de grande section que j'ai pu retrouver le chemin de la parole. En investiguant du côté de ce qui faisait silence en moi, j'ai pris conscience que, peut-être, la recherche que j'avais entreprise était aussi le pré-texte d'une autre quête.

Afin de rendre compte du cheminement qui m'a conduite depuis mes interrogations initiales à la confrontation avec des questions plus personnelles, j'organiserai mon propos en quatre points. J'explorerai tout

d'abord la complexité des liens qui unissent le chercheur à son objet de recherche ; dans cette perspective, je m'appuierai sur la métaphore de « la malle de Newton » afin d'étayer les propos de Jacqueline Barus-Michel, selon lesquels le chercheur est le premier « objet » de sa recherche. Puis, en approfondissant les travaux de Georges Devereux - en particulier à partir de son ouvrage « De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement » - j'examinerai la notion de contre-transfert du chercheur et préciserai comment je me suis « emparée » de cette question que je trouvais si proche de mes préoccupations. En reprenant quelques éléments de la biographie de Devereux, notamment à la suite de l'hypothèse proposée par Tobie Nathan concernant le changement de nom de Devereux, je montrerai comment j'ai prolongé cette hypothèse en la croisant avec les questions de ma propre recherche.

Le chercheur : sujet-objet de sa recherche ?

En m'engageant dans une recherche clinique d'orientation psychanalytique, savais-je précisément vers quel genre de travail cette inscription allait me conduire ? Les auteurs de la note de synthèse concernant les recherches cliniques d'orientation psychanalytique dans le champ de l'éducation et de la formation (Blanchard-Laville et al., 2005) estiment que, dans certains travaux, « c'est le contre-transfert du chercheur qui est exposé comme fil méthodologique majeur et permet les avancées du travail sur les objets étudiés » (id.). La perspective clinique dans laquelle j'ai orienté mes travaux m'a imposé de maintenir constant ce « fil méthodologique » que constituent les élaborations contre-transférentielles à chaque étape de la recherche et de les soutenir malgré les nombreuses résistances rencontrées. Mais pourquoi cette approche m'était-elle apparue la mieux adaptée pour appréhender la complexité des pratiques enseignantes ? En quoi le fait de faire appel aux mécanismes inconscients du chercheur en sciences de l'éducation était-il nécessaire pour saisir d'un peu plus près ces pratiques ? Ces questions renvoient à l'hypothèse de l'existence d'un sujet divisé par son inconscient et invitent à considérer que les pratiques enseignantes reflètent la mise en œuvre d'une part du sujet que l'on ne peut saisir que par un dispositif approprié ; cette part opaque ne devient visible qu'à l'aide d'un instrument particulier tout aussi opaque pour le chercheur, qui apparaît à travers un travail de confrontation de psychisme à psychisme, rendu possible par l'analyse des matériaux cliniques que le chercheur choisit d'utiliser. Dans ce type de démarche, le psychisme du chercheur est mis à l'épreuve à travers la confrontation de ses propres mécanismes psychiques conscients et inconscients qui se dévoilent en même temps que se forment les mises en sens, en lien avec ce qu'il perçoit des mécanismes conscients et inconscients chez autrui. La notion d'implication du chercheur dans le cadre d'une recherche clinique m'a amenée à approfondir l'idée développée par J. Barus-Michel qui considère que pour atteindre « de l'autre », le chercheur « doit d'abord passer par lui-même » (Barus-Michel, 1982). Or, « que cherche-t-on si ce n'est ce qui pose question à soi-même ? » (id.). Je me suis trouvée ainsi face à cette problématique, pensant qu'elle rassemblait, à elle seule, toute l'originalité de cette démarche. J'ai longtemps cru que le fait d'analyser en profondeur les raisons personnelles issues de mon histoire scolaire ou familiale qui ont guidé le choix de mon thème m'aurait, en quelque sorte, évité de me retrouver face à un objet « étranger » à moi-même me le rendant, de fait, familier puisque je supposais en « connaître » les ressorts intimes. Or, il s'est avéré que j'ai eu à construire cet objet de

recherche, certes en considérant cet aspect du lien personnel qui s'était noué avec mes premiers questionnements, mais qui m'a déconcertée et du coup, m'a fait percevoir une réalité complexe à laquelle j'étais mêlée, tout en devant m'en distancier pour pouvoir l'apprécier. J'ai alors pensé que l'investissement, peut-être excessif de cette problématique, qui m'avait paru centrale dans cette approche de recherche impliquait, de ma part, la nécessité de me pencher avec attention sur les processus qui avaient soutenu ma première attitude. Cette question du chercheur aux prises avec son objet de recherche m'a d'ailleurs tellement mobilisée que j'ai repoussé l'analyse des entretiens que j'avais réalisés en dernier lieu, comme si ce travail-là, qui pourtant justifiait l'entreprise de recherche, devenait accessoire par rapport à une analyse approfondie des liens personnels entretenus avec mon thème et dont je cherchais à dénouer le sens.

Aujourd'hui, avec le recul, je pense que je presentais avec angoisse ce que contenaient ces entretiens et que, probablement, le travail que j'ai cherché à présenter dans un premier temps allait « recouvrir », d'une certaine manière, la charge anxiogène de leur contenu. En d'autres termes, ce cheminement n'est-il pas tout aussi « défensif » que ceux qui consistent à tenir éloigné de soi la question du lien du chercheur avec son objet de recherche, par le fait que cette posture a été, selon moi, investie de manière disproportionnée ?

La « malle de Newton » : métaphore des rapports inconscients que le chercheur entretient avec son « objet »

En 1936, l'économiste anglais J. M. Keynes fait l'acquisition des manuscrits contenus dans la malle de Newton, parmi lesquels étaient consignés les résultats de ses expériences effectuées dans le domaine de l'alchimie et de la théologie, univers en apparence éloignés des travaux qui l'ont rendu célèbre dans le domaine de la physique notamment. Mais fallait-il opposer les deux types d'activités menées par Newton, le physicien et l'être en recherche de spiritualité tel qu'il est apparu par la suite, ou bien les considérer comme les deux versants d'un même objet de recherche, comme le suppose le psychanalyste Gérard Haddad (1996) ? De la recherche de la lumière métaphysique à la découverte des propriétés de la lumière physique, « l'objet » pour lequel Newton se mettait en quête n'était-il pas à investiguer du côté du « sujet » ? Afin de cerner plus précisément ces questionnements, je propose de montrer qu'au-delà de l'apparent clivage entre les deux objets de recherche étudiés par Newton, la recherche rationnelle et la recherche métaphysique, il y aurait une troisième voie à explorer qui réunirait ces deux voies empruntées pour aboutir à la quête d'un seul et même objet, la quête de l'objet absent. Dans sa préface à la biographie que James Gleick consacre à Isaac Newton, l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan (Gleick, 2005) rappelle que « pour Newton, la transmutation des métaux en or est comme un acte de purification spirituelle ». L'alchimie se fonde en fait sur une approche du monde considérant que les énergies physiques dépendent des énergies spirituelles et inversement. Comme il est précisé dans *La Table d'Émeraude*, sorte de manifeste des alchimistes, « tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, tout ce qui est en bas est comme tout ce qui est en haut, afin que s'accomplisse le miracle de l'unité » ; cette conception du macrocosme et du microcosme se présente comme une analogie entre l'Univers et l'homme. Les alchimistes, à la recherche du secret de fabrication de la « pierre philosophale » capable de transmuter les métaux en or, sont, en réalité, porteurs d'une autre

transmutation, celle de l'âme, dont ils puisent l'énergie à l'intérieur d'eux-mêmes. Il semble que ce soit la recherche du divin qui motive, pour Newton, la même entreprise que représentent l'alchimie et la théologie, au même titre que la physique.

Quelques éléments biographiques apportent également un éclairage concernant la quête intime du savant. Son père décède trois mois avant sa naissance. Sa mère se remarie avec un pasteur, le pasteur Smith qui, ne supportant pas Newton, l'envoie chez sa grand-mère maternelle où il poursuit sa scolarité. La mère de Newton, veuve à nouveau, rappelle son fils auprès d'elle afin qu'il s'occupe du domaine familial, mais ce travail ne lui convenant pas, il retourne à l'école afin de préparer son entrée à l'Université. Les événements concernant la perte précoce du père, dont Newton porte le prénom, et le rejet de Newton par le nouveau mari de sa mère, le pasteur Smith, ont retenu tout particulièrement mon attention. En effet, selon le physicien et psychanalyste Loup Verlet (1993) « l'objet primordial de la quête de Newton » serait celle du « père inconnu ». Newton, en recherchant la Parole de Dieu dans la Bible, aurait tenté, par la vertu de ses expériences, d'en saisir la présence vivante.

Newton aurait cherché à combler le vide intérieur lié à l'absence du père dont il n'a pas « pu connaître directement la parole structurante ni le modèle que constitue sa présence vivante » (id.). Mais parallèlement à cette question de la quête du père, L. Verlet développe une interprétation autour de la défaillance maternelle qui renforce l'hypothèse de la quête du père. En admettant, dit-il, que la recherche du père se exprime dans l'activité physicienne – « le père (Dieu) se manifeste à travers la mère (nature) » (id.) – ce serait bien la thèse du désir de retrouver le père inconnu qui soutiendrait l'hypothèse du besoin de réparer l'environnement maternel défaillant, à travers la curiosité passionnée déployée par Newton envers les choses de la nature. L. Verlet suppose que « l'énigme de la mère serait ainsi devenue le moteur de la quête physicienne de Newton, et la défaillance maternelle, le danger contre lequel il devait se prémunir » (id.). En bâtissant une théorie de sa perception de l'univers à partir de ses expériences en physique et en mathématiques, Newton se serait construit « un système de défense rigide qui s'interpose entre lui et une réalité énigmatique et menaçante » (id.). Cette malle correspondrait à l'exacte représentation de cet univers psychique dont « les parois » figureraient cette défense : le monde extérieur est perçu comme un environnement qu'il est possible d'objectiver et de maîtriser alors que l'intérieur est vécu comme un « refuge privé » (id.). Ainsi, en « bouclant » sa malle, Newton renverrait à la notion du chercheur en tant qu'« objet vivant de la recherche » porteur en lui, par son activité intense, à la fois de l'énigme et de la solution, et reconstituant « à l'intérieur de lui-même, un couple parental idéal qui vient panser la blessure d'où à surgi la question » (id.). En procédant aux manipulations des métaux qu'il tourmentait, Newton s'ingéniait à questionner ses images internes afin d'en maîtriser le sens . Le lien entre les manipulations alchimiques et les expériences physiques et mathématiques conduit à cette idée selon laquelle le besoin de maîtrise des éléments agissait en Newton comme pour apaiser ses tourments.

Les hypothèses formulées par L. Verlet à propos de Newton m'ont interpellées comme si elles me concernaient intimement. De quel ordre était ce rapprochement que je percevais entre l'analyse que cet auteur consacre à un chercheur tel que Newton, et mes propres préoccupations en l'occurrence très éloignées, et de l'auteur, et de l'objet de sa recherche ? Il m'a semblé que, tout au long de ma recherche, se maintenaient de façon sous-jacente deux questions qui, en réalité, soutenaient mon projet,

questions impossibles à formuler précisément, mais que les tentatives de réponses ébauchées à travers ma recherche tentent de cerner. De quels éléments est composé cet « objet », à la fois obscur et familier à mes yeux ? Quelle fonction a eu pour moi cet « objet » que j'ai mis au jour ? Que venait-il réparer ? Les hypothèses proposées par L. Verlet m'ont aidée à prendre conscience du fait que, si la recherche correspond à un travail qui consiste à mettre en perspective différentes pistes d'investigation, elle a consisté également à reconnaître à quel point elle m'avait « travaillée », au sens où ce travail a agi comme pour réparer des éléments d'un environnement perçu par moi comme défaillant. Affronter la question de l'énigme de l'origine à travers le questionnement du chercheur et de son objet de recherche est-elle au cœur de la problématique de recherche clinique ? Se retrouver face à cette question dans le cadre d'une recherche serait-ce tenter de démêler les fils qui s'entrecroisent entre le chercheur, ses questions et son objet de recherche dans lequel il se situe à la fois en tant qu'objet et sujet ?

N. Mosconi précise que : « L'énigme ne découle pas d'un désir de savoir préalable, c'est l'énigme qui fait désirer un savoir pour la résoudre » (Mosconi, 2000). Car en revêtant les contours de « l'objet transitionnel » dans le champ du savoir théorique, l'énigme fait apparaître la reconnaissance de l'absence par le sujet ; à travers la reconnaissance de cette absence définitive, le sujet, tout en renonçant à la quête de l'objet lui-même, « maintient en même temps cette quête de l'objet – qui cause à la fois son désir et sa souffrance, pour tenter de les maîtriser » (id.). Ainsi, selon cette auteure, l'énigme permet à la fois de faire le deuil de l'objet aimé tout en le conservant ; par la production psychique qu'elle suscite, l'énigme, en occupant la fonction d'attribution d'un sens à ce deuil, évite en même temps « d'avoir à partir en quête d'un objet substitut » (id.). La quête du chercheur permettrait-elle, à travers le désir de savoir qu'implique l'énigme, de maintenir présent l'objet absent ? La quête de recherche représenterait alors le processus de deuil par lequel passe le chercheur, lui permettant en même temps de chercher à combler le manque de l'objet aimé tout en maintenant sa présence « vivante » (ou active). Ma recherche semble rejoindre des éléments de cet ordre-là. Du reste, les pistes que j'ai poursuivies à travers la notion du contre-transfert du chercheur telle que la développe G. Devereux s'inscrivent dans ces questionnements tout en tentant de les prolonger.

De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement : la question du contre-transfert du chercheur

Dans l'ouvrage de Georges Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, le thème de l'élaboration des mouvements contre-transférentiels propres au chercheur à chaque étape de la recherche m'a particulièrement interpellée. Cette démarche qui consiste à s'appuyer sur un affect, l'angoisse, a attiré mon attention par le fait que d'une part, l'angoisse fait partie des affects qui me sont familiers, et que d'autre part, ma curiosité s'est éveillée à la suite de l'interrogation suivante : comment un affect appartenant à « l'intimité » d'un individu pouvait-il être à l'origine d'une méthode s'inscrivant dans le cadre d'une démarche scientifique ? Cette approche remettait en cause mes convictions autour de ce que recouvrait pour moi la définition d'une science dont le principal critère devait être l'objectivité ; comment la subjectivité d'un chercheur pouvait-elle s'inscrire dans le cadre d'une telle démarche ? Mon rapport à la « science »

et à tout ce qui s'en approche me renvoie à ma propre structure familiale divisée en ce qui concerne « le savoir », en deux sphères bien distinctes et imperméables entre elles : la sphère « scientifique et technique » du côté de mon père, et la sphère plus « littéraire » du côté de ma mère. La tension à laquelle je me sens soumise semble consister à préserver des images internes en les maintenant à leur place tout en m'efforçant de m'en détacher. Mes recherches assureraient-elle une fonction de liaison entre des « objets » de savoir investis par les deux pôles, paternel et maternel ?

L'angoisse : un affect au service de la pensée ?

J'ai voulu approfondir la démarche proposée par Devereux, intriguée dans un premier temps par cette approche que je percevais plus près de moi, accessible et familière. S'appuyer sur une expérience sensorielle pour la transformer peut-être en connaissance, me semblait être un « exercice » à ma portée. Comme le souligne Salomon Resnik (1999) : « Notre capacité à connaître se révèle à travers nos expériences sensorielles. C'est à partir de nos sens que les représentations se mettent en mouvement. C'est à travers l'expérience et son élaboration, grâce à la collaboration implicite entre le sujet et le phénomène, qu'objectivité et intersubjectivité donnent naissance au champ de l'apprentissage ». Mais quel genre de « travail » impose cette démarche ? Alors que je percevais jusqu'alors comme clivés, d'un côté le centre de mes affects, de mes émotions surgissant de façon imprévue et dont je ne savais que faire, et de l'autre, celui d'une pensée rationnelle se tenant à l'extérieur de moi, ce travail m'a permis de me sentir comme « réintégrée ». Tenir compte de ces différents aspects avec un intérêt équivalent m'a permis de tisser des liens parmi toutes ses composantes sans me sentir « écartelée » comme je l'ai souvent éprouvé, entre le « savoir » que je recevais tel un objet étranger et ce qui se tramait à l'intérieur de moi et qui avait peu de choses à voir avec ce qu'il m'était donné d'entendre. Le fait de m'affranchir de l'illusion d'une attitude idéale chez le chercheur m'a rassurée tout en me poussant à accomplir un travail particulier. Je ressentais la nécessité d'être plus attentive aux « perturbations » susceptibles de « déformer », comme le dit Devereux, les matériaux que j'avais choisi d'analyser. Plus précisément, ce sont les éléments qui ont « résisté » à l'analyse qui m'ont le plus préoccupée ; mais, lors de l'élaboration des questions qui survenaient, j'ai été « emportée » dans une dynamique psychique de recherche à laquelle je ne m'attendais pas. Comme je vais le montrer, les investigations que j'ai menées concernant les raisons du changement de nom de Devereux m'ont conduite à prospecter du côté de « l'origine », question qui m'a amenée à interroger ce qui faisait silence en moi. L'hypothèse que j'ai proposée sur les mobiles inconscients de cette démarche de changement de nom a ouvert un nouveau champ de questionnements concernant la quête de recherche, puis m'a renvoyée à ce qui pouvait, dans la recherche clinique, s'apparenter au « genre » autobiographique.

Le contre-transfert : un outil pour le chercheur

Afin de comprendre de manière plus approfondie les mobiles sous-jacents des stratégies pédagogiques déployées par les enseignantes que j'ai interrogées, j'ai été amenée à réfléchir à la notion de « contre-transfert » du chercheur telle que Devereux la développe, notion qui s'inscrit dans la méthodologie de la démarche clinique. Mais en quoi réside ce travail d'analyse du « contre-transfert », quels éléments doivent être analysés, pourquoi certains plus que d'autres ?

Dans la théorie psychanalytique, le transfert correspond aux processus par

lesquels les désirs inconscients de l'analysant s'actualisent et sont projetés sur la personne de l'analyste. D'un point de vue freudien, le contre-transfert est considéré comme un processus secondaire issu des conflits psychiques de l'analyste face aux réactions de l'analysé. C'est pourquoi Freud considère le contre-transfert de l'analyste comme un parasite face au travail de la cure, une perturbation encombrante devant être contrôlée car pouvant faire naître des réactions négatives et des résistances à l'égard du patient.

Paula Heimann (Heimann et al., 1949) estime pour sa part que le fait de considérer le contre-transfert en tant que source de perturbations pour l'analyste correspond à la conception d'un idéal « d'analyste détaché », c'est-à-dire détaché émotionnellement de ses patients, à l'égard desquels rien ne devrait venir troubler « la surface lisse » (id.) de la cure. P. Heimann s'inscrit dans le courant de pensée développé par Ferenczi qui reconnaît la grande diversité des sentiments éprouvés par l'analyste envers son patient. L'analyste doit être à l'écoute du patient, écoute professionnelle qui consiste à se laisser toucher par l'inconscient du patient, car précise-t-elle : « l'inconscient de l'analyste comprend (*understands*) celui du patient ». Pour P. Heimann, les émotions suscitées par le patient envers l'analyste seraient plus proches du « cœur du problème que son raisonnement, autrement dit, sa perception inconsciente de l'inconscient du patient est beaucoup plus fine et devance sa conception consciente de la situation » (id.).

Pour Devereux (1980), le contre-transfert correspond à « la somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions de l'analyste envers son patient ; ces déformations consistent en ce que l'analyste répond à son patient comme si celui-ci constituait un imago primitif, et se comporte dans la situation analytique en fonction de ses propres besoins, souhaits et fantasmes inconscients – d'ordinaire infantiles » ; autrement dit, le patient projette sur la personne de l'analyste des sentiments auxquels l'analyste réagit en fonction de ses propres affects. Devereux accorde donc une importance particulière au contre-transfert en tant que donnée unique pour l'investigation des phénomènes inconscients. Renoncer à l'invisibilité du chercheur est, selon lui, la base de la démarche de recherche en sciences humaines. L'angoisse va être considérée non pas comme un affect mortifère qui paralyse mais comme source d'énergie à mobiliser et à élaborer afin d'identifier les propres mécanismes de défense du chercheur et y puiser les données uniques qui lui serviront à appréhender son objet de recherche.

Au cours de cette exploration concernant le contre-transfert, je me suis tournée vers la biographie de G. Devereux car je pressentais l'existence d'un lien entre des éléments de son propre parcours et une compréhension plus approfondie de cette notion appliquée au champ de la recherche. C'est sans doute par ma propre identification « concordante » avec les idées présentées par Devereux que j'ai été amenée à percevoir ce lien.

Devereux : le « non dupe erre » ?

C'est en me rapportant aux travaux réalisés par l'équipe de recherche du CREF de Nanterre, travaux mettant en lien l'autobiographie d'un auteur et la construction de son rapport au savoir (Beillerot et al., 1996) que cet intérêt envers le parcours de Devereux a pris naissance. Ces recherches permettent en effet de comprendre comment un auteur assigné à une place psychique, culturelle ou sociale, tente de s'en dégager pour s'emparer des objets de savoir afin de les transformer en pensée singulière. J'ai investigué du côté de la trajectoire personnelle, intellectuelle et sociale de Devereux, mais je me suis surtout arrêtée sur un point de son parcours qui a résonné avec une

interrogation personnelle lorsque j'ai découvert qu'il avait changé de nom. Je me suis également demandé si le parcours apparemment erratique de Devereux ne rendait pas compte, au fond, d'un cheminement propre à tout chercheur qui exhume, sans être complètement « dupe », le contenu de l'objet de sa recherche.

Parcours culturel de G. Devereux et contexte socio-historique

La vie de Devereux (Bloch, 2003) reflète celle de nombreux intellectuels juifs issus de la Mittleeuropa. Devereux est né en 1918 à Lugoj, ville hongroise devenue roumaine après le traité de Trianon ; son père était avocat, sa mère, mélomane, parlait l'allemand. Il s'appelle alors György Dobó. Il grandit dans un contexte où, malgré le désir d'assimilation des juifs, l'antisémitisme fait partie intégrante de la vie culturelle, et où les lois du numerus clausus limitent le nombre d'étudiants juifs à l'accès à l'université, incitant ceux-ci à s'installer dans d'autres pays qui leur paraissent moins hostiles, tels que la France. Devereux étudie à Paris la physique et la chimie avec Pierre et Marie Curie, puis, entreprend des études d'ethnologie sous la direction de Marcel Mauss et de Lucien Lévy-Bruhl. Il est reçu deuxième au diplôme d'ethnologie, pour lequel il obtient une bourse lui permettant d'organiser sa première expédition en Arizona chez les indiens Hopi, puis au Colorado chez les indiens Mohaves. Devereux, en plus des études qu'il lui consacre, témoigne d'un grand attachement envers le peuple Mohave, peuple déchiré entre la culture des blancs et ses propres traditions, dont la tragédie semble être entrée en résonance avec sa propre histoire, car lui aussi ne fut-il pas élevé dans des cultures multiples « en voie de disparition » ? C'est en 1932 que G. Dobó se convertit au catholicisme et transforme son nom en celui de Georges Devereux, les changements de noms ou les conversions étant toutefois chose courante chez ceux dont l'attachement aux traditions s'affaiblit. Au niveau scientifique, Devereux est influencé par les travaux de Marcel Mauss, d'Emile Durkheim, de Géza Roheim, de Freud, en particulier dans sa double approche psychanalytique et ethnologique, notamment à travers l'ouvrage *Totem et tabou*.

Le changement de nom

Dès que j'ai pris connaissance du parcours de Devereux, j'ai éprouvé le besoin de comprendre les raisons de son changement de nom qui implique une rupture dans la transmission de l'histoire familiale d'un sujet. Si d'un point de vue socio-historique, certains facteurs aident à clarifier les motifs d'une telle démarche, quel est le sens de cette dernière qui implique une rupture dans la transmission de l'histoire familiale d'un sujet ? À quoi correspond cette procédure d'ordre juridique d'un point de vue psychique pour le sujet ? Quels sentiments animent un sujet qui fait le choix d'un tel acte ? Est-ce pour se démarquer de son milieu d'origine, pour l'oublier ? Est-ce la honte ou le rejet qui conduisent à ce désir de gommer ce qui « signe » son identité ?

La psychanalyste Judith Dupont (2002) rappelle qu'en Hongrie, avant les lois d'émancipation, « on avait obligé les juifs à renoncer à leur nom d'origine et à acheter des noms allemands. Les plus riches obtenaient des noms reluisants, contenant les mots Gold ou Silber, les moins riches devaient se contenter de noms de couleurs comme Weiss ou Roth, et les indigents se voyaient affublés de noms carrément ridicules. De sorte que l'attachement à ces patronymes imposés n'était pas très fort. Pour les juifs hongrois, il s'agissait essentiellement de manifester ainsi leur intégration complète dans le pays où ils vivaient depuis plusieurs générations, et auquel ils étaient

affectivement très attachés, plutôt que de cacher leurs origines, car ces noms étaient souvent choisis dans une même liste et facilement repérables » (id.). Par ailleurs, pour ces familles juives déjà assimilées depuis quelques générations, l'attachement aux traditions et à la religion disparaissait, et nombreuses furent celles qui se résolurent aux conversions de « commodité » pour « éviter les inconvénients d'une religion à laquelle ils ne croyaient plus » (id.). Le nom de naissance de Devereux, Dobó, était certainement le produit d'un premier changement.

La sociologue Nicole Lapiere (1997) rapporte que les anthroponymes, s'ils sont universels, « font toujours partie d'un système classificatoire et symbolique » et servent à identifier une personne. Le nom propre témoigne à la fois de l'origine sociale, ethnique, religieuse ou nationale. En inscrivant l'individu dans une filiation paternelle, il témoigne d'une appartenance : « Recevoir un nom, c'est se trouver humainement accueilli dans l'ordre institué des générations, mais c'est également se retrouver classé, surclassé ou déclassé parfois. Dans le prisme des hiérarchies sociales ou des passions nationales, certains patronymes, à travers l'indice de leur origine, deviennent l'indicateur d'une valeur ou d'une nature, et, socialement, font destin. L'appel devient alors un verdict, il disqualifie toute altérité, celle qui est intérieure aux individus, toujours pluriels, divers et autres que leur nom, comme celle qui les différencie et qui se trouve dès lors érigée en frontière » (id.). Après la seconde guerre mondiale, nombreux furent ceux qui voulaient prémunir leurs descendants des persécutions dont ils furent victimes et procédèrent au changement de leur nom ; par ailleurs, porter un nom souvent « écorché à l'oral ou estropié à l'écrit » (id.) pouvait être ressenti comme une « mutilation quasi physique » (id.). Mais la complexité des liens d'attachement à une culture en même temps qu'un désir d'assimilation a provoqué dans les changements de noms des constructions qui conservent néanmoins la trace « plus ou moins ténue, plus ou moins cryptée » (id.) de leur origine. Animés de sentiments ambivalents, « partagés entre fidélité et rupture » (id.), ceux qui avaient choisi de changer leur patronyme conservaient de leur nom d'origine quelques lettres ou au moins l'initiale, comme nous allons le voir pour Devereux.

Tobie Nathan (1996) propose ainsi une interprétation sur la construction du nouveau nom de Devereux que j'ai trouvée particulièrement intéressante ; en roumain, le suffixe *evreu* peut se traduire par « juif ». Il aurait donc suffi à György Dobó, consciemment ou inconsciemment, à partir de la première lettre de son nom, d'accoler le suffixe *evreu* désignant le nom du peuple dont il est issu. Mais ce nom, qui peut se lire ainsi selon l'interprétation qu'en donne T. Nathan et derrière lequel se cacherait le secret des origines de Devereux, était identifiable par ceux qui comprenaient le roumain. N'est-ce pas là une manière de dévoiler sans dire ou de masquer en dévoilant ?

Devereux : Le Non Dupe Erre/Le Nom Du Père ?

En m'appuyant sur les hypothèses de T. Nathan à propos de la construction du nouveau nom de Devereux, j'ai exploré une autre piste. J'ai constaté d'abord que le peuple indien étudié par Devereux avec le plus d'intérêt était le peuple Mohave ; c'est sur leur terre qu'il a souhaité que soient dispersées ses cendres après sa mort, comme pour signifier le besoin d'un retour dans un lieu qui l'avait accueilli et hébergé : le lieu des origines perdues et retrouvées ailleurs, en quelque sorte. Les origines juives de Devereux m'ont amenée à proposer une traduction de ce que « Mohave » signifie en hébreu, à savoir : *mo av*, « du père ». Cette « interprétation » m'a fait prendre conscience d'un « objet » présent dans ma recherche depuis le début et qui se « révélait » subitement. En étudiant « le peuple du père », non

seulement Devereux n'aurait pas au fond « abandonné » son identité, mais aurait cherché à renouer avec ses origines. Je me suis demandé si on pouvait lire le nom de Devereux comme l'évocation du « Nom du père », mais en découpant les mots ainsi : le non-dupe erre, à la suite de l'expression utilisée par J. Lacan. Même si, comme le précise N. Lapierre, le patronyme n'est pas le « Nom du père » et qu'il ne s'agit pas de confondre « règle patronymique et loi symbolique » (Lapierre, 1997) entre le nouveau nom de Devereux et son attachement au peuple Mohave, des éléments convergent à rendre compte d'un questionnement sur l'origine et l'identité. Peut-on envisager le parcours de Devereux autrement que comme une quête de soi le rapprochant malgré tout des origines qu'il aurait cherché à fuir à travers ses errances ? Mais l'expression « non-dupe » n'en traduit-elle pas une reconnaissance plus ou moins consciente ? L'équivoque produite par le nouveau nom de Devereux exprimerait alors, non pas sa renonciation à l'identité, mais sa dépendance. L'équivoque dévoile toute l'ambiguïté des liens qui unissent, malgré lui, l'être à son origine. Le changement des lettres qui composent le nouveau nom de Devereux témoignerait d'un déplacement en même temps que d'un enracinement, comme si une part de l'être se déplaçait en même temps qu'elle s'agrippait.

Le silence de l'origine

Ce mouvement ambivalent qui consiste à nier tout en demeurant attaché me renvoie à mes propres souvenirs d'école dont je conserve encore la trace aujourd'hui. Je reste toujours, à l'heure actuelle, marquée par le sentiment de honte que j'éprouvais lorsque les enseignants-es m'interrogeaient sur l'origine de mon nom. À chaque fois, j'étais invitée à répondre à une question que je redoutais. Cette question sur l'origine de mon nom provoquait en moi comme une sorte de butée de la pensée : une voix intérieure m'interdisait de dire mes origines. Le silence sur nos origines n'était pas formulé de manière explicite dans ma famille ; mais de nombreuses paroles perçues ici ou là me faisaient comprendre que les taire, notamment à l'école, s'imposait. C'était une sorte de mise en garde envers une menace contre laquelle mes parents cherchaient à nous protéger. J'avais bâti autour de mon histoire un silence dont je tenais l'école pour responsable. Ce silence était comme un rempart. Aujourd'hui, je réalise que mon rapport à l'école s'est édifié autour de la honte que j'éprouvais d'être d'ailleurs. J'ai pris conscience également qu'à travers l'évocation de ces élèves silencieux qui me questionnaient, c'était l'élève silencieuse que j'étais qui exposait « sa plainte ». À partir de l'énigme du nom de Devereux, c'est la question du silence sur mon origine à l'école qui a surgi ; cette interrogation, présente en moi dès le début de ma recherche, ne s'est révélée qu'à la suite de la confrontation avec les objets d'investigation d'autres chercheurs dont je n'ai pas soupçonné la portée de prime abord. À ce titre, cette recherche ne serait-elle pas la « vraie » recherche, celle que la première exposée en tant que telle viendrait recouvrir ?

Conclusion

« Le choix de l'objet de science » n'est-il pas le pré-texte à « l'aveu autobiographique du sujet », comme le déclare Boris Cyrulnik (2001) ? L'aveu semble constituer un ressort important des raisons qui « poussent » le chercheur à mener son enquête, comme si la recherche pouvait le décharger d'un sentiment de culpabilité nourri envers un objet particulier. En quoi est-il nécessaire de rendre visible cette part de soi que le chercheur

tient souvent cachée dans les coulisses de sa recherche comme s'il s'agissait d'un acte blâmable ou répréhensible ? Gisèle Mathieu-Castellani (1996) considère que l'écriture autobiographique aurait quelque chose à voir avec le procès, au sens où le judiciaire est un discours fondamental en tant que « matrice de tous les discours de défense et d'accusation et que l'aiguillon le plus fort qui incite à écrire est la culpabilité ». L'autobiographie traduirait, selon elle, le désir de « se défendre de cette culpabilité autant que celui de s'en déprendre » (id.). Si la recherche clinique ne peut se confondre avec le genre autobiographique, le recours aux données autobiographiques auxquelles le chercheur se réfère pour rendre compte du cheminement qui l'a conduit, comme le dit Devereux, à prendre la décision — « cela veut dire que... » (Devereux, 1980) — la rend proche, par ces aspects-là précisément, de cet écrit littéraire. Les éléments personnels que j'ai rendu visibles ont été des outils au service d'une plus grande compréhension des phénomènes étudiés, afin d'étayer le cheminement de mon processus de mise en sens. Le chercheur clinicien peut-il se passer de communiquer ces éléments-là ? Car si parfois certains d'entre eux me furent difficiles à exprimer en tant que tels, c'est néanmoins la « méthode » que j'ai choisi d'adopter. Pour moi, cette démarche ne consistait pas tant à « avouer » les raisons du choix de mon objet de recherche que de rendre compte d'un processus de recherche à l'intérieur duquel certains éléments personnels ont trouvé leur place dans un souci d'adéquation avec les différents objets d'investigation que j'ai explorés. La mobilisation de mes mouvements contre-transférentiels à travers le parcours de mon soi-élève (Blanchard-Laville, 2001) au soi-élève des enseignantes interviewées, de mon propre silence à celui de l'enfant silencieux à l'école, m'a autorisée à penser qu'au-delà des projets didactiques manifestes, d'autres projets insus sont agissants, servent d'autres fonctions.

Bibliographie

- Barus-Michel J. (1982). Le chercheur, premier objet de la recherche, *Bulletin de psychologie*, Tome XXXIX, n°377.
- Beillerot J., Blanchard-Laville C., Mosconi N. (1996). *Pour une clinique du rapport au savoir*. Paris : L'Harmattan,
- Savoirs et rapport au savoir. (2003). *Autobiographie de Carl Rogers, lectures plurielles*. Paris : L'Harmattan.
- Blanchard-Laville C. (2001). *Les enseignants entre plaisir et souffrance*. Paris : PUF.
- Blanchard-Laville C., Chaussecourte P., Hatchuel F., Pechberty B. (2005). Recherches cliniques d'orientation psychanalytique dans le champ de l'éducation et de la formation, *Revue Française de Pédagogie*, n° 151, avril-mai-juin.
- Bloch G. (2003). *Les origines culturelles et la vie de Georges Devereux. Son œuvre et ses concepts. La naissance de l'ethnopsychiatrie*, Thèse de doctorat de psychologie, sous la direction de Tobie Nathan.
- Cyrułnik B. (2001). Entretien, *Le Monde de l'éducation*, propos recueillis par P. Boncenne.
- Devereux G. (1967). La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement, *Revue Française de Psychanalyse*.
- Devereux G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Dupont J. (2002). L'exil avant l'exil. Michael et Alice Balint, *Topique*, n°80.
- Gleick J. (2005). *Isaac Newton, Un destin fabuleux*. Paris : Dunod.
- Haddad G. (1996). Maïmonide et le sujet de la science, in *L'enfant illégitime*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Heimann P., Little M., Reich A., Tower L. (1949). *Le contre-transfert*. Paris : Navarin Editeur, 1987.

- Lapierre N. (1997). Nom : signe, signal, stigmaté, *Cliniques méditerranéennes*, n° 55-56.
- Lejeune P. (1993). Une autobiographie sous contrainte, *Magazine Littéraire*, n° 316.
- Mathieu-Castellani G. (1996). *La scène judiciaire de l'autobiographie*. Paris : PUF.
- Mosconi N. (2000). Pour une clinique du rapport au savoir à fondation anthropologique, in Mosconi N., Beillerot J., Blanchard-Laville C. (dir.), *Formes et formations du rapport au savoir*, Paris : L'Harmattan.
- Nathan T. (1996). Devereux, un hébreu anarchiste, préface à Devereux G., *Ethnopsychiatrie de indiens Mohaves*. Paris : Synthelabo, Les empêcheurs de penser en rond.
- Resnik S. (1999). *Le temps des glaciations*. Ramonville Saint-Agne : Érès.
- Verlet L. (1993). *La malle de Newton*. Paris : Gallimard.

Pour citer ce texte :

Constantini L., Le chercheur : sujet – objet de sa recherche ?, *Cliopsy*, n° 1, 2009, pp. 101-112.